

James Stewart : la carrière du spirituel comédien américain

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : officielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): **6 (1940)**

Heft 92

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-734613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ner en mai, sur la route d'Aubagne. Mais les événements politiques ont brusquement interrompu les prises de vues, et ce n'est qu'en août que Pagnol put reprendre son scénario.

James Stewart

La carrière du spirituel comédien américain.

Peu d'acteurs américains sont aussi populaires en Europe que *James Stewart*, le héros des derniers films de Frank Capra. C'est pourquoi nous croyons intéressant de reproduire quelques passages d'un article de M. Claude Méjean (dans «Cinémonde») consacré à ce spirituel comédien, «le moins beau, le plus aimé» :

«Sa tête est le point culminant du Tout-Hollywood. Après la terrible épidémie de mariages qui vient de s'abattre sur les milieux cinématographiques, il reste l'un des rares représentants de cette espèce de gibier particulièrement désirable et choyable : le jeune premier célibataire.

On s'occupe beaucoup de lui. Et la plupart des articles écrits sur lui en Amérique s'intitulent, avec une nuance de surprise : «Pourquoi toutes les jeunes Américaines sont folles de Jimmy?» ou «James a un secret pour se faire aimer».

C'est qu'en effet, son charme physique n'est pas de ceux qui s'imposent à première vue. Et pourtant il plaît, non seulement à l'écran, mais dans la vie. Moins irrésolument beau que les autres, il est plus accessible, plus facilement assimilable, pour ses admiratrices, à celui dont elles portent l'image dans leur cœur. Il leur est plus aisé de lui attribuer des qualités humaines et ces mille défauts aussi qui savent rendre un être si cher.

Il a, poussé à sa limite extrême, le don de sympathie. C'est grâce à ce don, qui inspire, à quiconque l'a vu, le désir de lui rendre service, qu'il a été amené à la scène, puis à l'écran.

Jimmy est né au mois de mai, dans la prospère boutique de quincaillerie que tenait son père à Indiana (Pennsylvanie). Sa mère était jeune et riieuse. Jimmy était le premier-né, mais il devait plus tard trouver, en deux sœurs plus jeunes de cinq et de huit ans, des compagnes de jeu, et des admiratrices de ses exploits.

Que la vie était belle ! Son père, qui avait comme tant d'Américains conservé une adorable jeunesse de caractère, passait des heures avec son rejeton dans le grand jardin bourdonnant, à démonter des ressorts, étudier des mécaniques, construire des petits bateaux, des avions miniatures et des appareils de radio qui, quelquefois, marchaient.

Seize ans. Long comme un jour sans pain, de grands pieds, de grandes mains. M. Stewart père ambitionne pour son fils Princeton, la grande Université. Pour s'y préparer, Jimmy fut dépêché à l'École préparatoire de Merceburg.

Si l'on trouve de la pellicule, ce film aura bientôt une suite. «Sinon», ajouta Pagnol, «je me ferai charbonnier dans les collines, avec toute mon équipe d'artistes, d'assistants et de décorateurs.»

Une atmosphère de douce et affectueuse raillerie l'y accueillit tout d'abord. Il paya de bon gré ce tribut de sa taille et de sa maigreur. Et bientôt, on s'aperçut que James Stewart, c'était vraiment un type épatant. Réservé, mais pétri d'humour — gauche d'apparence, si adroit en réalité — et puis, un as à la course, et dans le saut en hauteur. Mais ce qui lui conquit définitivement les cœurs et l'admiration de ses condisciples, ce fut son accordéon.

C'est à Merceburg encore qu'il fit ses débuts dans l'art dramatique, incarnant dans les «Loups» de Romain Rolland un soldat de la Révolution française. Deux ans plus tard, de retour à Indiana pour quelque vacances, il tomba sur un ami d'enfance qui s'adonnait avec ardeur à la magie. Jimmy parut à Bill Neff l'aide rêvé. Et c'est ainsi que, pendant plusieurs mois, James Stewart joua les apprentis sorciers, attirant la foule à l'aide de son accordéon, servant de comparse à Bill.

Puis, Princeton l'accueillit dans son sein. Les étudiants n'y sont pas cloîtrés, ils organisent des spectacles, écrits, joués, dirigés par eux. Ils célèbrent leurs triomphes par de mémorables banquets où les vedettes de la scène et de l'écran — pas les très grandes, non, mais enfin, des vedettes — ne dédaignent pas de venir passer un agréable moment. C'est ainsi que Jimmy rencontra Margaret Sullavan, déjà bien engagée sur le chemin de la gloire. Ils devaient se revoir souvent et même tomber amoureux l'un de l'autre — à l'écran —

dans «Next time we love» et «L'Ange impur».

Après avoir consciencieusement accompli son devoir d'«Alma Mater», l'Université vous dépose sur le trottoir un grand garçon de vingt-trois ans, rieur, candide et résolu, mais il ne sait pas trop à quoi.

On lui prédit le plus bel avenir dans l'architecture. Il se sent du goût pour le métier. Mais il faudrait encore étudier pendant des années, puis s'installer, acquérir un fonds coûteux. Et les temps sont durs.

C'est alors qu'un de ses amis de Princeton, qui ne l'avait jamais oublié — toujours ce don de sympathie — l'invita à se joindre à la troupe des «Acteurs de l'Université» qui donnait à ce moment une série de représentations à Falmouth. James pourrait jouer de l'accordéon tous les soirs dans un petit bar voisin, et à l'occasion, interpréter avec la troupe un ou deux petits rôles.

Son destin venait de se jouer. Le métier d'acteur, dès lors, ne le lâcha plus. La saison terminée à Falmouth, James partit à la conquête de New York et obtint sans difficulté un rôle dans une pièce de Broadway. D'emblée, il conquit le public. Et Hollywood lui fit signe. C'était en 1936. Il avait vingt-huit ans. Il débuta dans «Rose-Marie»; puis vinrent «Sa Femme et sa Secrétaire», «Small Town Girl». Il parut encore dans «L'Introuvable». Et ce fut «Septième Ciel» avec Simone Simon. Un bel échec, ce film. Mais James Stewart, dont il marquait le premier grand rôle, sauva sa mise.

On l'a revu récemment dans «Le Lien sacré», dans «Le Monde est merveilleux», coups d'essai avant le coup de maître de «Monsieur Smith au Sénat».

Mais pour qui bat le cœur de Monsieur Smith? Son courrier déborde. S'il veut demain élire la femme de sa vie, il n'aura que l'embaras du choix.»



Gino Cervi et Luisa Ferida dans le grand film ital. en version française «L'Argine». Production: Scalera.